

Prologue

Réveillée en sursaut, Isabelle sut tout de suite qu'il y avait quelqu'un dans la maison. Elle retint son souffle. Pourquoi en était-elle si sûre, elle n'en avait pas la moindre idée. À défaut de montre, les rayons de la lune épars sur le tapis lui disaient qu'il était environ 3 heures du matin.

En repoussant sa couverture, elle entendit au rez-de-chaussée grincer la porte du bureau. Isabelle avait grandi dans cette maison, vécu sous son toit la majeure partie de ses vingt-neuf ans. Lorsqu'on ouvrait les fenêtres de la salle à manger, cette porte vibrait toujours un peu, et le pêne cliquetait dans la serrure. Depuis qu'elle vivait seule dans cette demeure devenue trop grande après la mort de son père, la jeune femme n'ignorait pas que ces fenêtres à guillotine, faciles à forcer, représentaient un gros risque, presque une provocation pour des rôdeurs. Mais elle n'y avait jamais cru. Et maintenant, il était trop tard.

Sortant de son lit, elle enfila sa robe de chambre. Elle n'avait pas peur. Pas encore. Elle se demandait plutôt quelle sorte de butin pouvait espérer le visiteur. Il n'y avait rien de précieux dans la maison. Pas même de l'argenterie un tant soit peu négociable. Reçue en héritage, la ferme n'avait guère été qu'un cadeau empoisonné. Peu à peu, Isabelle avait dû vendre les porcelaines de Chine, les laques du Japon, les statuettes de jade que son père, diplomate en Extrême-Orient, avait jusqu'à sa retraite rapportées de ses voyages. Il ne restait rien à voler.

Soudain, elle eut peur. Et si l'homme ne s'était pas introduit dans la place pour voler, mais pour l'attaquer, elle ? Tant d'histoires de

viol couraient la campagne. Peut-être même s'agissait-il de quelqu'un du pays. Qu'elle pourrait identifier. Et qui la tuerait. Isabelle se mit à trembler, mais n'hésita pas. Elle connaissait la maison de fond en comble. Très jeune, quand son père n'était pas en mission à l'autre bout du monde, elle avait souvent rampé sur le palier, en pleine nuit, afin d'observer les allées et venues lors des réceptions que donnaient ses parents, et jamais ils ne s'en étaient aperçus. Si elle poussait la porte de sa chambre sans en tourner la poignée, le battant s'ouvrirait en silence et, dans le corridor, elle saurait exactement où poser les pieds pour éviter le moindre grincement.

En progressant vers l'escalier, elle recouvra une respiration normale. L'intrus ne montait pas vers la chambre. Il s'agissait donc d'un vol. Pas d'un viol. Elle atteignit le palier d'où l'on pouvait découvrir le hall d'entrée. Elle s'approcha de la balustrade de vieux chêne. Elle se pencha. Il était là. Une haute silhouette plantée devant un tableau, et qui levait les deux bras pour le décrocher du mur.

En proie à une rage subite, Isabelle se rejeta en arrière. À la peur succédait une colère froide. Tout le monde savait qu'elle habitait seule. Cet homme, qui que ce fût, avait donc décidé de faire comme chez lui, et de s'emparer de ce qui lui plaisait, sans la moindre gêne. Immédiatement lui vint l'idée de la contre-attaque. Empêcher le vol, certes. Mais lui montrer aussi qu'elle n'avait pas peur de lui. Que même isolée, elle était capable de se défendre.

À tâtons, elle cueillit le vase d'étain qui trônait près d'elle, sur une petite table. Un objet qui, depuis toujours, avait suivi la famille dans ses déplacements. Il avait un col en ivoire et un socle sculpté. Peut-être avait-il eu jadis une certaine valeur, mais le corps de métal était désormais cabossé, l'ivoire fendu. Encombrant et juste assez lourd. Idéal pour ce qu'elle avait en tête. Le soulevant avec la main droite, elle chercha l'interrupteur de l'autre main. Marqua une courte pause. Certes, la surprise jouerait pour elle, mais durant quelques secondes, la lumière l'aveuglerait autant que le visiteur. Elle repéra soigneusement sa position. Respira un bon coup. Et pressa le commutateur.

Dans le hall brusquement illuminé, la silhouette bondit sur place, avec un grognement de stupéfaction. L'homme – il était beaucoup trop grand et robuste pour qu'il pût s'agir d'une femme – portait un casque de motard. Il se retourna vers elle. À travers le Plexiglas teinté de sa visière, elle crut voir briller ses yeux. Ce masque lisse, anonyme, avait quelque chose d'effrayant : il faisait de lui une sorte de robot monstrueux. Plus grand et plus gros que nature. Terrifiant.

Isabelle n'attendit pas davantage pour lancer son projectile. Elle ne visa pas la tête. Trop dangereux. La loi disait parfois des choses étranges en matière de droit des criminels. De toute façon, il portait un casque. Elle tenta de le toucher aux jambes. Mal équilibré, le vase lui échappa trop tôt. Heureusement, la cible n'était pas très éloignée. Le projectile atterrit sur le carrelage, aux pieds de l'intrus, poursuivant sa course en semant les débris de son col d'ivoire. Lâchant le tableau, l'homme s'écarta d'un bond, et ce geste signa sa perte. Le vase de métal, en rebondissant, le frappa violemment sous le genou gauche.

Isabelle fit la grimace en entendant le craquement de l'os, et le cri du blessé couvrit le vacarme du vase retombant sur les dalles de pierre. Malgré la douleur qu'il devait ressentir, l'homme essaya de ramasser le tableau. Avec une fureur décuplée, Isabelle chercha autour d'elle d'autres munitions. Un plat garni d'œufs en marbre se trouvait sur la même petite table que le vase. Elle s'empara d'un des œufs, puis changea d'avis. Au coup par coup, pourquoi ne pas préférer un vrai bombardement ?

Alors que la silhouette, au-dessous d'elle, tableau sous le bras, esquissait un pas vers la sortie, traînant derrière elle une jambe péniblement tordue, Isabelle déversa par-dessus la rambarde le contenu du plat aux œufs de marbre. Il y en avait une quinzaine, et plusieurs firent mouche. L'un toucha le fuyard à l'épaule, l'autre au coude, l'impact le plus douloureux, sans doute. Un autre encore fracassa le Plexiglas du casque intégral. Déséquilibré, l'homme lâcha le tableau. Plus déchaînée que jamais, Isabelle décida de découvrir qui était son agresseur.

Au mur de la galerie était suspendu un autre souvenir des voyages de son père. Arrachant de son clou le sabre de samouraï, la jeune femme se lança dans l'escalier à la poursuite de l'homme qui se repliait à cloche-pied vers la fenêtre, restée ouverte, par laquelle il était entré.

Alors qu'elle atteignait le hall, Isabelle marcha malencontreusement sur un éclat d'ivoire qui entama cruellement la plante de son pied nu. En s'écroulant les bras en avant pour amortir sa chute, elle lâcha le sabre japonais dont la lame incurvée manqua de peu son œil, mais balafra sa joue d'une estafilade qui se mit aussitôt à saigner. Elle se releva immédiatement et s'engouffra dans la salle à manger. Trop tard. Le rideau pendait, immobile, devant la fenêtre, et quand elle le souleva, il n'y avait plus rien à voir. Elle attendit un instant, l'oreille tendue. Puis referma la fenêtre. Pas question de prolonger la poursuite pieds nus.

Elle regagna le hall d'entrée, sentant le sang chaud couler sur sa joue. Accroupie près du tableau que l'homme avait tenté de lui voler, elle vit qu'un coin du cadre s'était brisé, et que le choc avait éraflé une partie de la toile. Alors qu'elle se penchait pour examiner les dégâts, une moto démarra au loin, et le bruit de son moteur emballé se perdit très vite dans la nuit.

1

— **T**u es peut-être encore plus riche que tu ne le crois, Michael. Viens ici, que je te montre pourquoi !

Souriant, Julius Samuels porta son verre à ses lèvres. Alors qu'il dégustait son whisky à petites gorgées, des taches rouges dansèrent, au rythme de sa déglutition, sur son vieux cou parcheminé. Il était à peine 10 heures. Assis sur un siège pivotant en acajou massif, vêtu d'une blouse blanche constellée de taches multicolores, il tenait de la main gauche une large palette garnie d'échantillons de peinture aux couleurs de l'arc-en-ciel. À hauteur de son épaule droite, un cigare gros comme le pouce se consumait dans un cendrier.

Avec précaution, Michael Whiting se fraya un chemin entre les piles de cadres argentés, les bidons d'huile, les bouteilles de vernis et les rangées de toiles discrètement retournées le long du mur. Il contourna le chevalet monumental en prenant bien garde de ne pas accrocher son costume de velours côtelé, et s'arrêta près du plus gros et du plus vénéré restaurateur de tableaux de la capitale anglaise. À l'extérieur, grondait la circulation incessante de Dover Street.

En face des deux hommes, sur le chevalet, était placé le portrait d'une femme au teint pâle, aux joues à peine rehaussées d'une touche de rose. Ses cheveux étaient à moitié couverts par une capuche bleue. L'autre moitié de la capuche, qui cachait l'épaisse crinière de cheveux châtons, avait été effacée par les soins du restaurateur.

Cueillant son cigare sur l'étagère voisine, Samuels en tira une bouffée. De l'extrémité incandescente s'éleva une mince spirale de fumée.

– J'ai ôté le vernis avant de passer un peu d'acétone et de white-spirit. Le bleu de la capuche est parti en un rien de temps ! J'ai découvert en dessous les jolis cheveux que tu peux voir. Et puis j'ai repéré la boucle d'oreille. C'est là que je t'ai appelé.

Il replanta son cigare entre ses lèvres tandis que Michael examinait attentivement la chevelure ainsi révélée. Peinte magnifiquement. Il pouvait presque compter les mèches.

– La perfection même. Pourquoi cacher une telle merveille sous cette horreur ?

– Une lubie de peintre victorien. J'ai déjà vu ça plus d'une fois. L'art religieux italien était à la mode. Et il rapportait beaucoup d'argent. Il n'était pas difficile de maquiller un de ces portraits de famille, beaucoup plus communs et donc beaucoup moins chers. Tu prenais une jolie femme, morte de préférence, pour qu'elle ne puisse pas s'en plaindre. Tu couvrais ensuite les bijoux, le décolleté, la coiffure trop moderne, pour obtenir une sainte ou la Vierge Marie en personne !

Samuels éclata d'un rire qui ressemblait plutôt à un gargarisme.

– Il y avait de sacrés arnaqueurs, en ce temps-là !

Michael sourit, sans quitter le portrait des yeux.

– Tu es bien placé pour le savoir !

L'autre se rebiffa, cigare aux lèvres.

– Sers-toi un whisky, Michael. Tu penses de travers, ce matin. Il m'arrive d'améliorer certaines toiles. Tous les restaurateurs le font. C'est ce que demande la clientèle : des œuvres de maîtres anciens qui aient l'air d'avoir été peintes avant-hier.

S'emparant de la bouteille de scotch et de son verre :

– Mais je n'invente rien...

Il poursuivit tandis que Michael se servait :

– Si tu me donnes le feu vert pour nettoyer toute cette boue victorienne, on pourra peut-être identifier la femme, d'après ses bijoux.

On va peut-être même trouver des armoiries, à l'arrière-plan. Si tu parviens à l'identifier, tu sais quelle valeur ça donnera au portrait. Voilà pourquoi tu es peut-être encore plus riche que tu ne le crois !

Si tôt dans la journée, le whisky faisait monter des larmes aux yeux de Michael, mais il prit grand soin de le cacher. Et ce n'était pas l'alcool qui accélérât les battements de son cœur. Le portrait l'hypnotisait. N'était-ce pas la raison principale de sa vocation d'expert en art, cette excitation irremplaçable de la découverte ? Non qu'il n'aimât pas simplement contempler des œuvres. Celles des peintres anglais, en particulier. À ses yeux, les maîtres anglais étaient très sous-estimés à travers le monde. Certes, ils avaient l'estime des Américains, mais les Italiens, les Français, les Allemands refusaient de voir en eux les égaux de leurs propres peintres. Les rares occasions où Michael avait vendu certaines de leurs œuvres à des musées étrangers comptaient parmi les meilleurs moments de sa carrière. Mais les découvertes qu'il avait faites étaient bien plus excitantes. Elles justifiaient à elles seules la passion qu'il avait à exercer sa profession.

Michael se pencha en avant pour scruter le tableau avec plus d'attention. Cette chevelure, cette boucle d'oreille n'avaient rien à voir avec la capuche bleue. Le vieux Julius avait raison : cette lamentable sainte victorienne, achetée dans une vente privée avec une autre pièce à laquelle il accordait une plus grande valeur, pouvait dissimuler quelque chose de beaucoup plus rare, donc d'infiniment plus précieux.

Julius ouvrit un grand registre. Comme tous les bons restaurateurs de tableaux, il tenait le journal détaillé des retouches qu'il apportait aux toiles. Il prenait beaucoup de notes et faisait de petits croquis. En partie pour se couvrir, s'il y avait un jour controverse sur la valeur de son propre travail, mais aussi pour se rappeler tout ce qu'il avait fait, si jamais l'un de ces tableaux lui était soumis une deuxième fois, ce qui lui arrivait assez souvent.

Désignant le dessin correspondant à celui qu'ils examinaient, Julius souligna :

– Voilà ce que j’ai gommé jusque-là. Le reste ne devrait pas me demander trop de temps. Qu’est-ce que tu en penses ?

La main sur l’épaule du vieux bonhomme, Michael secouait la tête.

– Si cette accorte personne s’appelle M^{me} La Chance, mon cher Julius, ton pauvre foie va encore en prendre un coup !

Samuels n’acceptait de Michael un paiement de ses services qu’en whisky haut de gamme. Ne serait-ce que pour diminuer ses impôts sur le revenu.

– Mon jeune ami, à mon âge, le foie devient l’organe le plus précieux !

Il éclata de son rire gargouillant, et les taches rouges se livrèrent à une nouvelle danse effrénée sur sa vieille gorge. Puis, désignant du doigt le verre de Michael :

– Avale ça et laisse-moi faire mon boulot. Tu as une boutique à ouvrir, non ?

Ce fut au tour de Michael d’éclater de rire. Sachant combien l’appellation blessait la sensibilité de leurs propriétaires, Samuels adorait qualifier les galeries d’art de « boutiques ».

En sortant de l’immeuble, au soleil, Michael obliqua plein sud, vers Piccadilly. Il avait enfreint sa règle de ne boire que du whisky pur malt, et jamais si tôt dans la journée, mais il souriait en remontant Saint James Street. Voir le vieux Samuels le mettait toujours d’excellente humeur. Sa propre galerie se trouvait dans Mason’s Yard, sur la gauche de Duke Street, au sortir d’un passage voûté. Ce n’était pas Duke Street, ni même Old Bond Street, mais son associé et lui y disposaient de tout l’espace qu’ils pouvaient se permettre de payer, et quiconque s’y connaissait en peinture anglaise savait où les trouver.

Passant devant une autre galerie, il s’arrêta pour admirer un portrait exposé dans une vitrine. Un petit pastel de Degas, composé d’audacieuses taches de rose, de bleu pâle et d’abricot, d’où jaillissaient des lignes tracées au fusain. Il représentait un homme d’un certain âge, la barbe abondante et le cheveu rare, en veste ajustée

et col raide, avec une pochette à fleurs cascasant de sa poche de poitrine. Un élégant spécimen de la haute société du XIX^e siècle, un monde révolu de domestiques, de parties de campagne et de bicyclettes. Un monde dont nombre de gens cultivaient la nostalgie, du moins en peinture.

Apercevant son propre reflet dans la vitrine, Michael s'attarda une minute de plus. On lui répétait souvent que les costumes de velours côtelé étaient démodés. Une erreur du passé. D'après Robyn, son insupportable sœur cadette, ils empestaient le jazz et les cafés, cette archéologie du XX^e siècle. Mais à 33 ans, il ne pouvait se résigner à abandonner l'une de ses plus chères habitudes. Après tout, l'uniforme de la plupart des galeristes (veston croisé, chemise de coton cravatée, chaussures noires et brillantes) ne valait guère mieux. De surcroît, la couleur marron de son velours côtelé s'accordait fort bien avec son teint de blond. Robyn était jalouse, voilà tout. Jalouse de sa tignasse naturellement blonde, souple et ondulée, qu'il n'arrivait cependant pas à discipliner.

Ses yeux tombèrent sur le cigare qu'il tenait en main. Certes, le tabac constituait une faiblesse. Le cigare coûtait cher, il le vieillissait et beaucoup de gens, les femmes surtout, en détestaient la fumée. Mais Michael était accro. Il aimait son odeur, son craquement et jusqu'à la couleur de ses feuilles. Il appréciait le rite immuable consistant à le couper puis à l'allumer en le faisant doucement tourner dans la flamme de l'allumette. Sans cesser de le rouler entre ses doigts, il le planta au coin de ses lèvres et redressa son col, se regardant dans la vitre comme dans un miroir.

Puis il soupira. Si fort qu'il s'appliquât à soigner sa tenue, il gardait toujours quelque chose de négligé, de bohème. Après un dernier regard sur la splendeur du Degas, il repartit sous les arcades de Mason's Yard. Sa galerie était tout au bout, avec son enseigne en lettres vertes et or, visible de Duke Street : *Whiting & Wood. Galerie d'art*. Gregory Wood, son associé, avait une formation d'expert-comptable et possédait de nombreuses relations dans la City. Toutes les galeries devaient emprunter de l'argent aux banques,

afin de pouvoir disposer en permanence d'un stock suffisant pour offrir un vrai choix à leur clientèle. Greg sachant négocier leurs prêts à bien meilleur taux que la plupart de leurs confrères, ils s'en sortaient mieux que la moyenne.

Michael et Greg s'entendaient à merveille. C'était une nécessité, eu égard à la taille modeste de l'entreprise. Pendant que Greg négociait les prêts et pourchassait les mauvais payeurs, Michael recherchait des tableaux et de nouveaux clients potentiels. La seule et légère ombre à l'harmonie de leurs rapports surgit au-devant de Michael lorsqu'il pénétra dans la galerie. Le plaisir que lui inspirait leur « vedette » actuelle (un paysage au ciel bas couleur de brique, une petite huile de Gainsborough) se dissipa à la vue de Patrick Wood.

Si ce gosse – il avait à peine 20 ans – n'avait pas été le fils de Greg, jamais Michael ne l'aurait toléré dans un rayon de cinquante mètres autour de la galerie. Snob, prétentieux, persuadé que ses connaissances en histoire de l'art, d'ailleurs très superficielles, faisaient de lui quelqu'un de supérieur au commun des mortels, il appartenait à un type de personnages hélas très fréquent dans le monde de la peinture. Pour comble, une mince chaîne d'or pendait à sa boutonnière et il arborait en permanence des lavallières aux couleurs vives. Celle d'aujourd'hui était rose à pois rouges.

– Bonjour, Paddy !

Michael n'ignorait pas à quel point Patrick détestait ces diminutifs ridicules.

– Qu'est-ce que tu faisais dans le saint des saints ?

Le « saint des saints », c'était la salle d'exposition privée, à l'arrière de la galerie, où l'on montrait aux clients privilégiés les œuvres susceptibles de les intéresser. Elle recelait des fauteuils confortables, un bar escamotable et deux grands chevalets matelassés de velours. L'accès à ce local s'entourait d'une sorte de solennité : une licence accordée aux seuls initiés, interdite aux béotiens. Patrick venait d'en sortir, laissant la porte entrebâillée.

– Vous avez une visite. J’espérais la garder pour moi, mais elle insiste pour vous voir.

– Une femme ?

– Et pas n’importe laquelle, Michael. C’est à la fois Rita Hayworth, la princesse Diana et Zelda Fitzgerald. Et ça vaut le coup d’œil.

Michael ne put s’empêcher de sourire. Le gamin s’améliorait. Il devenait presque humain.

– Continue comme ça, et bientôt tu pourras rédiger nos catalogues. Tu crois que tu peux faire du café sans en renverser sur ta belle cravate ?

Le jeune homme acquiesça. Ces escarmouches étaient normales, et tous deux savaient qu’elles plaisaient à Greg, trop heureux de voir son fils entrer dans le monde des adultes.

Michael balaya du regard les murs de la galerie. C’était la fin du mois de mai, et le monde de l’art se préparait pour sa pleine saison estivale, de juin à la mi-juillet. Bientôt, ils accrocheraient leurs meilleures trouvailles aux cimaises de la grande salle, à l’intention des clients qui convergeraient vers Londres pour les ventes aux enchères et les brocantes. Pour le moment, la galerie ne présentait au public que des œuvres mineures : un petit portrait de Hoppner, un paysage de Cozens et une étude de nuages presque abstraite de John Thistle, dans les tons pêche, crème et cramoisi. Michael redressa ce dernier tableau, qui était un peu de travers, et pénétra dans le saint des saints.

Cette partie de la galerie était de plain-pied, et ils l’avaient équipée d’une verrière qui permettait de voir les tableaux à la lumière du jour. Le soleil pénétrait à flots par les panneaux vitrés, illuminant aussi la femme qui attendait.

Patrick ne s’était pas trompé de beaucoup. Elle rappelait effectivement la princesse Diana, avec la chevelure de Rita Hayworth, longue et ramenée d’un côté, de telle sorte qu’elle lui cachait la joue. Les yeux noirs et le regard vif, le teint chaud, couleur de blé mûr, le visage dominé par les courbes jumelles des sourcils. Arqués

et légèrement froncés en accent circonflexe, ils donnaient à ce visage une expression amusée, ironique et attentive à la fois. Michael remarqua le pansement qui barrait la joue aux trois quarts dissimulée par les cheveux. Elle portait un imperméable dont elle n'avait même pas dénoué la ceinture. C'était probablement ce détail qui rappelait Zelda Fitzgerald. Elle avait l'air de quelqu'un qu'une voiture attendait dans la rue, portière ouverte.

– Bonjour, dit Michael en lui tendant la main. Vous m'avez demandé. J'espère qu'il ne s'agit pas d'un contrôle fiscal ?

Elle sourit, se relevant pour serrer la main offerte. Avec ses talons hauts, elle était presque aussi grande que lui. Plus grande que ne l'était la princesse Diana. Sa poignée de main était étonnamment forte et rude.

– Isabelle Sadler.

– Asseyez-vous, je vous prie. Je viens de voir un homme qui m'a fait boire un grand scotch. À cette heure-ci ! Il me faut avant tout un bon café. Permettez-moi de vous débarrasser de votre imperméable.

Elle déclina l'invitation. L'imperméable cachait sa silhouette, et elle se contenta d'en dénouer la ceinture. Elle portait un chemisier de coton blanc et une jupe écossaise. En se rasant, elle croisa les jambes.

Le téléphone sonna, sur la table centrale. Michael décrocha, tout en sortant machinalement un cigare qu'il roula entre ses doigts, près de son oreille. « Incroyable ! Encore ? C'est son quatrième divorce, non ? Le cinquième ! Oui, j'en suis, naturellement. Trois semaines, je dirais. Si elle divorce, c'est sûrement pour se remarier d'ici peu ! D'accord. Au revoir, Nick. » Il raccrocha l'appareil, humidifia l'extrémité de son cigare et commença à jouer avec ses allumettes.

– Navré de cette interruption. Que puis-je faire pour vous ?

– D'abord, merci de me recevoir. Je suppose que j'aurais dû prendre rendez-vous. Comme chez le médecin.

L'ironie était légère. Haussant les épaules, Michael souffla dans la pièce une première bouffée de fumée odorante.